

Pourquoi rire ?



Photographies de Chema Madoz. VEGAP / ADAGP

Une secousse subversive

Le rire est une expérience de liberté. C'est pourquoi on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui, et surtout pas avec les ennemis de la liberté, disait l'humoriste Pierre Desproges dans une formule célèbre.

Or cette vérité vaut bien au-delà des seuls enjeux politiques : pour être digne de ce nom, le rire doit briser les chaînes de l'existence humaine, dynamiter nos certitudes, ébranler notre identité au moment même où elle risque de se figer. Si une telle secousse ne nous laisse jamais indemnes, donc, c'est qu'elle brise le cours ordinaire des choses et introduit dans notre quotidien de la surprise, de l'ouverture, de la rencontre. Mieux : elle dessine les contours d'une communauté. Le rire vient saluer la reconquête d'une reconnaissance mutuelle, d'un partage possible, d'une transmission à venir. Bref, il émancipe.

Voilà déjà une bonne raison de rire. Il en est bien d'autres, et le 22^e Forum Le Monde-Le Mans tâchera de les saisir, en donnant la parole à des intellectuels comme à des artistes. Philosophes, psychanalystes, historiens ou acteurs, spécialistes de la littérature ou du cinéma, femmes et hommes de tribune ou de scène, penseurs et/ou praticiens du rire, ils tenteront de répondre ensemble à cette question toute simple : « Pourquoi rire ? »

Trois jours durant, fidèle à sa tradition d'échanges et de dialogue, le Forum confrontera leurs réponses aux interrogations et aux objections du public. « *Ceux qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais* », prévenait Voltaire. Souhaitons que ce Forum vienne le démentir... ■

Jean Birnbaum

Contributions p. II et III

Des textes d'Antoine de Baecque, Elie During, Denis Podalydès, François Rollin et Ariel Wizman

Programme p. IV

Trois jours de débats et d'échanges avec le public

Un faux ami, un vrai compagnon

Le rire stricto sensu est tout au plus l'extériorisation physique, notamment sonore, d'une certaine satisfaction, une sorte de grommellement de plaisir amplifié, pouvant s'étouffer en pouffements ou éclater en quintes quelquefois hystériques. Or, généralement, on emploie ce mot pour désigner toutes sortes de choses qui ont très peu à voir avec lui : sourire, gaieté, comique, ridicule, grotesque, satire, raillerie, ironie, sarcasme, dérision, plaisanterie, farce, canular, caricature, pastiche, parodie, esprit, saillie, pointe, wit, witz, blague, et même humour.

C'est dire l'aspect sisyphéen de la recherche en ces domaines. Des écrivains, des philosophes, des théoriciens – Baudelaire, Bergson, Freud, Francis Jeanson, Vladimir Jankélévitch, etc. – ont tenté depuis

longtemps de clarifier les choses : peine perdue. Les colloques sur « le rire » restent, sauf exception, les plus joyeux futoirs intellectuels qu'on puisse imaginer. Chacun y va de sa définition (s'il prend la peine d'en fournir une), cherchant en réalité l'occasion de placer en un temps donné le plus possible de citations réjouissantes et de bons mots, voire simplement, comme cela se voit dans les pays anglo-saxons, d'« histoires drôles ».

Le rire est décidément un faux ami. Pas seulement comme mot, enseigne attrape-tout pour colloques délassants, mais en son sens littéral. Car il est ambigu. De même qu'il est question, dans un des discours du *Banquet* de Platon, de deux éros, l'un céleste, l'autre vulgaire, il y a (au moins) deux rires. L'un est un rire lumineux, d'adhé-

Dominique Noguez

Ecrivain

...sion, c'est le rire du nourrisson, frais grelot marquant le plaisir d'être intégré au monde, le rire qui s'éternise en sourire sur le visage de l'Ange de Reims ou de Bouddha. Et, d'autre part, le rire de l'adolescent rebelle, le rire de Satan, le rire qui nie et, parfois, saccage. Ou, autre dichotomie, le rire singulier de la joie généreuse (« l'appel du héros » de Bergson), opposé au rire collectif de la doxa, sanction de la déviance et préfiguration du lynchage : par exemple, le rire du lecteur solitaire

opposé au rire enregistré ou orchestré des médias télévisuels avec leurs « humoristes » patentés.

La méfiance qu'inspire, en raison de cette duplicité, le rire proprement dit, est encore plus justifiée dans le cas du rire fourre-tout, regroupant un ensemble de concepts variés et contradictoires à la façon dont le label Poitou-Charentes étiquette aussi bien des pantouffles que des chabichous. Car, si l'on trie dans cet ensemble, une pépite émerge rapidement qui a fort peu à voir avec le rire : l'humour. « *La plus élevée* » des réactions de défense du psychisme (Freud), « *révolte supérieure de l'esprit* » (Léon Pierre-Quint), « *principe du seul commerce intellectuel de haut luxe* » (André Breton), l'humour est, en réalité, comme l'avait bien vu Flaubert dans une lettre à

Louise Colet (8-9 mai 1852), « *le comique arrivé à l'extrême, le comique qui ne fait pas rire* ». Cet humour peut s'accommoder d'impassibilité, voire de froideur. Sous sa forme la plus pure, l'humour noir, il peut même s'accompagner d'un frisson glacé : le poète Pierre de Massot, ami de Satie et de Pica-bia, n'en trouvait pas de meilleure image « *que celle du couperet de la guillotine par un matin froid de novembre* » (à condition d'imaginer, comme Freud, qu'un condamné s'en approche en murmurant : « *La semaine commence bien !* »).

Et c'est là qu'un lien avec le rire, si tenu soit-il, est retissable. Qu'il soit de connivence ou de rupture avec le monde, singulier ou lourdement collectif, libérateur ou opprimant, on pourrait dire du rire qu'il est aussi inaltérablement lié au

plaisir que l'est l'orgasme. C'est un petit, très petit orgasme, certes, moins fulgurant, moins violent, plus contrôlable sans doute que son modèle (même si le fou rire s'en rapproche parfois). Mais il n'y a pas d'humour – et même, paradoxalement, d'humour macabre – sans cet intime frisson tiède de plaisir qui s'ajoute au frisson froid de l'horreur. Plaisir de la ressemblance (dans les imitations ou pastiches), plaisir de la répétition (dans les jeux de mots), mais d'abord, et fondamentalement, plaisir de défier l'adversité, de l'avoir rendue moins pesante par cette stratégie qui consiste à faire comme si elle n'était rien. Mettons que le rire jaune de l'humour noir est encore un rire. Même un faux ami peut être, passagèrement, un compagnon. ■

Longtemps, les universitaires n'ont pas pris le rire au sérieux Historiens, encore un effort !

La chaire est triste, et longtemps les historiens n'ont eu que condescendance pour ces sujets prétendument anecdotiques. Le rire a mis longtemps à trouver ses historiens. Les premiers à s'y intéresser ne relèvent d'ailleurs pas de la corporation : littéraires, linguistes, sociologues... c'est par ces disciplines à la marge de l'Histoire que le rire se dote pourtant d'une histoire.

Deux exemples frappants : ce sont Mikhaïl Bakhtine et Anne Ubersfeld, deux littéraires, qui ont légitimé les études sur le rire. Le premier, sociolinguiste, historien et théoricien russe de la littérature, publié en 1965, dix ans avant sa mort, un maître livre : *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* (1970). Son héritage est fondateur en France d'une série de travaux sur la culture populaire du « bas grotesque », dont le comique, dans sa veine carnavalesque, voire scatologique, est la pierre de touche. Grâce au concept du « rire inquiet », ce livre est pleinement historien, car il touche à la réception dans le temps, de la Renaissance au XIX^e siècle, du grotesque rabelaisien, et notamment à une catégorie phare des études historiques des années 1970-80, « l'acculturation », ce procès de civilité qui métamorphose sur la longue durée le bas peuple en êtres éduqués, polis, avec quelques résidus de gouaille et d'éclats de rire : bref, en français. La culture populaire et sa normalisation, cela trace une première voie d'accès au rire chez les historiens français.

Le livre d'Anne Ubersfeld, *Le Roi et le bouffon. essai sur le théâtre de Victor Hugo* (1974) met en lumière un autre moment du rire, du romantisme à Baudelaire, et influence les historiens par son approche neuve d'un genre qui les concerne au premier chef : le drame historique et les grandes



les prises de position théoriques à l'égard du rire, et comment le rire, sous diverses formes, a fonctionné dans la société médiévale. Je voudrais persuader le lecteur que le rire est un vrai sujet de réflexion, et en particulier qu'il relève d'une étude historique.»

Une pratique sociale

On lit ici un manifeste : comme la peur, le plaisir ou la mort, le rire est une pratique sociale, se tient entre des représentations de soi ou de l'autre en société. On y décrypte un volontarisme militant : historiens, prenez le rire au sérieux, emparez-vous de cet objet si révélateur, qui détermine une anthropologie de gestes et de rites, qui circonscrit un corpus de textes médicaux ou littéraires, qui autorise des études sur des individus comme sur des groupes, des tablées de compagnons paillard écoutant des histoires drôles aux abonnés du *Canard enchaîné*. Les médiévistes ont lancé ces études – Le Goff, donc, puis Jean-Claude Schmitt ou Jeannine Horowitz, et certains modernistes ont poursuivi, par exemple Dominique Bertrand ou Anne Richardot...

Mais il semble toujours que la vieille hostilité des clercs médiévaux au rire, considéré comme diablerie et jonglerie de fou, soit de mise dans l'université... Le rire n'a généralement droit de cité chez les historiens qu'à travers des études d'images et de presse cantonnées aux caricatures d'un côté, à la presse satirique de l'autre, sous-genres de l'histoire des médias matinière d'histoire culturelle. Comme en témoigne la riche veine des ouvrages sur les traditions caricaturales, de Daumier à Plantu. Ces crayons sont drôles certes, ils ont une histoire certainement, mais les chercheurs demeurent timides : encore un effort pour être historiens du rire ! ■

batailles d'opinion qui l'ont illustré. Le jeune Hugo subvertit l'écriture dramatique en introduisant, à travers le personnage récurrent du bouffon, un dialogue dans l'histoire entre le « je-grotesque » et le « grotesque-peuple », rire monstre qui fait scandale dans les années 1830. Ces travaux refondent non seulement une tradition d'études sur le théâtre et les fictions comiques, mais ouvrent aux historiens les recherches sur ce personnage fameux de la fin du Moyen Âge à la cour de

Antoine de Baecque

Historien

Louis XIII, le bouffon, et sur ses successeurs, les experts ès rires : écrivains et auteurs de recueils de blagues, confréries et associations de rieurs, acteurs, arlequins, fous de comédie, clowns, puis nos

modernes comiques et humoristes, de Louis de Funès à Gad Elmaleh. Mais alors, ce sont souvent des historiens non universitaires, n'hésitant pas à œuvrer sur des « mauvais objets », qui se sont emparés de ce petit personnel du rire, de Maurice Lever à Georges Minois jusqu'aux études d'Olivier Mongin sur les éclats du rire contemporain.

Malgré ces chemins possibles de légitimation, certes de traverser, un seul historien de grande renommée s'est emparé du rire :

Jacques Le Goff. Dans *Un autre Moyen Âge* (1999), Le Goff tient à ajouter un dernier chapitre, « Rire au Moyen Âge », qu'il introduit en ces termes : « Au moment de commencer à parler d'une enquête sur le rire au Moyen Âge, une première crainte me saisit. *Voltaire en effet a écrit* : "Les hommes qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais." Mais je ne cherche pas des causes métaphysiques au rire, je m'efforce de chercher quelles ont été les attitudes de la société,

Un comique d'atmosphère

Peut-on rire de tout ? Cette question, tarte à la crème du bac philo, ressurgit à chaque fois que l'opinion s'émeut des outrances d'un amuseur public ou d'un caricaturiste. Elle nourrit d'ennuyeux débats où l'apologie de l'esprit frondeur, de la liberté d'expression absolue de l'humoriste, s'oppose rituellement aux plaidoyers en faveur d'un rire responsable, capable de contenir sa force expansive dans les limites définies par la dignité et les droits de chacun.

Que nous le voulions ou non, dès lors qu'il se donne une cible, le rire a quelque chose de méchant. Bergson disait qu'il a, de façon générale, le caractère d'une sanction. Ce n'était d'ailleurs pas la thèse la plus profonde de son essai sur le rire. Mais la question est peut-être mal posée lorsqu'on se demande si l'on peut ou s'il faut rire de tout : on s'imagine qu'il y aurait, disponibles pour la réflexion, un ensemble de « sujets » dont il s'agirait de savoir s'il est possible d'en rire, mais aussi comment il convient d'en rire, dans quelles limites, etc.

« Sujet », ici, doit bien sûr s'entendre à la fois des individus ou des groupes « visés » par le rire, et des thèmes ou des questions de société auxquels il lui arrive de toucher : la mort et la maladie, le handicap, la différence culturelle... Mais la puissance comique se manifeste juste-

ment par sa capacité à requalifier les sujets convenus, à transformer les questions en les présentant dans une lumière neuve et inattendue, propre à faire apparaître ce qu'elles ont d'absolument singulier, d'incongru, c'est-à-dire d'arbitraire et de contingent. Si le rire est transgressif, ce n'est pas d'abord en dépassant les bornes fixées par les bien-pensants, en repoussant les frontières du risible, mais en redistribuant les places, en suggérant un découpage tout autre de cet espace du visible et du « dicible » qui se donne à nous dans la forme du consensus.

Ainsi, lorsque des jeunes filles se promènent dans la rue en minijupe et burqa. On peut juger la provocation navrante, et se dire que la portée critique d'un tel geste est finalement douteuse, mais il faut au moins lui reconnaître un mérite : celui de mettre à nu l'esprit de sérieux et le ridicule d'autres gestes soi-disant « engagés » (Isabelle Adjani profitant d'une remise de trophée pour présenter sa jupe comme une « anti-burqa »). Cette performance idiote s'inscrit de manière oblique dans une problématique trop clairement balisée où s'opposent, d'une manière tout à fait semblable aux débats sur les limites du rire, des conceptions divergentes de la réglementation de l'espace public. Sur le mode d'une injonction paradoxale (la « burqa minijupe » est à la fois trop

Elie During

Philosophe

courte et trop longue), elle fait entrevoir fugitivement les virtualités burlesques que recèle le fait, pour les corps, d'être saisis par l'Etat ou par la loi, ou encore de s'exhiber, à travers leur vêtement, comme des supports d'investissement idéologique variés, à la manière de femmes-sandwichs. Laissons à d'autres le soin de dire sous quelles conditions il est possible de rire de la domination masculine ou du péril des fondamentalismes. Bergson, pour sa part, n'aurait pas eu de mal à mobiliser sur ce cas trivial sa célèbre définition du rire comme « mécanique plaqué sur du vivant ».

Aussi violent qu'un orage

Mais la formule doit se mesurer à ses effets, au-delà même des intentions du philosophe. Elle incite notamment à poser une question bien différente de celle dont nous étions partis. Non pas : peut-on rire de tout ?, mais plutôt : pourquoi nous arrive-t-il de ne pas rire ? Car tout est risible en droit : le rire est premier, il est coextensif à la vie elle-même. Ce qu'il faut expliquer, dès lors, ce n'est pas pourquoi nous rions, mais pourquoi, en fait, nous

ne rions pas de tout et toujours. On pourrait faire l'hypothèse de mécanismes inhibiteurs, montés en nous par les exigences de l'action et de la vie sociale : leur fonction est de refouler, le plus clair du temps, une fantaisie comique apparentée au rêve, et dont on sent bien qu'elle menace à chaque instant d'exploser et de rompre les digues. En approfondissant cette intuition, on aboutirait à la limite à l'idée d'un « comique d'atmosphère » aussi diffus qu'une condition climatique, mais parfois aussi violent qu'un orage, enveloppant virtuellement toute situation. Comique émancipé du paradigme théâtral de la scène et de l'histoire, de la brimade et de la chute ; comique plus innocent que le comique bergsonien, toujours coupable de ce qu'il sanctionne ; comique flottant des singularités errantes, dont un certain burlesque cinématographique avait frayé la voie.

Hegel évoquait dans son *Esthétique* une forme d'« humour objectif », symptôme à ses yeux de la décadence romantique. C'est peut-être là ce que visait, obscurément, la critique de la « société humoristique » comme forme achevée de la « liquidation du rire » (Gilles Lipovetsky). Un tel comique attend lui aussi sa formule. On en aurait une première approximation en retournant l'expression de Bergson : « du vivant ranimé au sein du mécanique ». ■



la culture en mouvement...

www.paysdelaloire.fr

François Rollin, humoriste

« Oui, on peut rire de tout »

Philosophie et humour partagent-ils, selon vous, la visée de faire tomber les masques, de voir au-delà des apparences ?

La philosophie consiste à regarder d'un peu plus près; l'humour d'un peu plus loin, de façon à adopter un point de vue différent. Lorsque le philosophe n'est pas capable d'un peu d'humour, il est juste un donneur de leçons. Symétriquement, quand l'humoriste ne réfléchit pas à l'avenir de l'homme et aux choses de son temps, il se contente d'être un amuseur de fin de banquet. Les deux disciplines ont, à cet égard, partie liée.

Peut-on considérer qu'une certaine forme d'humour relève du carnaval, de la transgression de l'ordre social et politique, et qu'une autre forme, à l'inverse, le renforce ?

Le problème de l'humour aujourd'hui réside dans le fait qu'il est totalement récupéré par le marché. Les publicitaires font de l'humour, les entreprises salarient des clowns. Il y perd sa spécificité faite de légèreté, de poésie, de rupture et surtout de liberté. Cette utilisation commerciale fait que l'humour a été dépossédé de sa fonction première d'émancipation pour assumer une fonction d'aliénation et de séduction.

Le rire sonore, tonitruant, sarcastique du bouffon signifiait : « Je ne suis pas d'accord, je ne pense pas comme vous. Il devrait en aller différemment. » Le rire décrit par les philosophes est un instrument de liberté et bouscule de manière véhémente l'ordre établi. Ce que fait Anne Roumanoff chez Michel Drucker et à Europe 1 est emblématique : elle conforte et amplifie l'ordre établi bien plus qu'elle ne le bouscule, tout comme Gad Elmaleh, Franck Dubosc ou Arthur. Le pouvoir n'a qu'à se frotter les mains d'avoir de tels humoristes. Ce n'est pas un crime, mais il y a là une dérive redoutable : des comiques professionnels, poissons dans l'eau dans cette société capitaliste contre laquelle ils ne peuvent protester puisqu'ils en sont les premiers bénéficiaires. Ils feignent de déranger mais ne le font pas. Ils envoient les signes traditionnels du rire – mais en anesthésient le sens. On est dans une promesse non tenue, une imposture.

Dans votre spectacle « Colères », Jacques Martineau s'emporte avec virulence contre ce type de comiques, conteste leurs privilèges, tout en reléguant la place de l'humour au 1^{er} avril, au bal des pompiers.

Le délire de Martineau récupère la critique sur les comiques milliardaires et l'institutionnalisation du rire pour alimenter sa paranoïa. On ne peut le suivre dans ses conclusions. Mais pour que ce personnage soit crédible et qu'on puisse le suivre dans sa colère, j'ai pris soin de mettre dans sa bouche quelques propos qui fassent dire : « sur ce point, il n'a pas tort », comme un électeur du Front national qui vitupère et dont on dirait à un moment précis : « Oui là, faut être honnête, ce n'est pas faux. »

« Pas bien de rire du malheur, mal de s'amuser de tout », dit Martineau. Telle n'est pas, bien sûr, votre opinion ?

La question : « Peut-on rire de tout ? », tarte à la crème des médias, en dit plus long que toutes les réponses qu'on pourrait lui apporter. Elle est pleine de sous-entendus castrateurs et moralisateurs. Pour moi, la réponse est oui mais elle ne paraît pas évidente à celui



qui pose la question. Je suis catégorique. On peut rire de tout, pourvu que ce soit drôle, pour soi. Chaque fois que l'on tente de fixer une limite, il est clair que rien n'empêche d'avancer ou de reculer cette limite avec facilité pour concéder, au final, que celle-ci n'a ni validité ni légitimité. Personne ne peut déci-

« L'humour a été dépossédé de sa fonction première d'émancipation pour assumer une fonction d'aliénation »

der à ma place si je peux et dois rire ou pas, personne n'est en droit d'interdire à l'autre de rire. Toute tentative de codifier ou de discipliner le rire est liberticide. La loi m'interdit de déclarer certaines choses, par exemple d'affirmer que la Shoah n'a pas existé, mais pas de rire à ma façon, au 27^e degré. Si j'y trouve l'expression d'une compassion, il serait malvenu de m'interdire de l'exprimer.

Le rire peut apparaître comme léger, or il est l'enjeu de clivages profonds, voire sectaires. Comment expliquez-vous qu'en sortant d'un spectacle d'humour,

un gouffre puisse s'ouvrir entre deux personnes si l'une a ri et l'autre pas ?

Nous sortons avec des perceptions différentes, sinon diamétralement opposées, de tous les spectacles, y compris des pièces dramatiques, mais le rire, plus intime, est un plus fort révélateur. Si nous débattions d'une pièce de Shakespeare, nous verrions que nous n'avons pas tout à fait compris la même chose sur la morale de l'histoire, mais que nous ne nous le disons pas car nous ne nous sommes pas entendus réagir et qu'il est compliqué d'exprimer un point de vue nuancé.

Lors d'un spectacle d'humour, nous nous voyons rire ou non, nous agiter ou non ; nous constatons une différence dans les manifestations de nos corps et celle-ci trahit des points de divergences interpersonnelles que nous rencontrons couramment car les thèmes abordés dans ces spectacles sont humains, très quotidiens.

Nietzsche nous dit, à la fin de Par-delà le bien et le mal : « J'irais jusqu'à risquer un classement des philosophes suivant le rang de leur rire. » Vous ratifiez ?

Oui, et c'est précisément la raison pour laquelle il est dommage que le rire soit aujourd'hui banalisé, formaté, commercialisé par le

marché. Le rire est le propre de l'homme. C'est très intime, quasiment sexuel dans la profondeur à laquelle il va chercher des sentiments, des impressions. D'où le dicton : « Femme qui rit, à moitié dans mon lit. » On pourrait dire : « Homme qui rit, bien séduit » pour exprimer l'importance de ce qui se joue dans le rire. C'est pourquoi introduire le rire dans les paramètres pour classer les philosophes n'est pas absurde, comme pour choisir et trier ses amis. Voilà un bon indicateur de proximité.

Girolamo Fracastoro dans son De sympathia (1546) disait : « Les choses qui nous poussent à rire doivent apparaître devant nous soudainement et de façon inattendue. » Est-ce votre façon de travailler ?

Les philosophes, de Diderot à Bergson, l'ont confirmé : le rire implique une rupture, un écart, une discontinuité dans le réel. Par essence imprévisible, l'humour ne peut plus mériter son nom s'il est programmé, formaté. C'est un produit. Les cases humour à la télévision ont donné l'habitude aux individus de rire au signe plus qu'au sens. C'est comme si on instituait une case « liberté » de 16 h 43 à 16 h 47. ■

Propos recueillis par
Macha Séry

Les Actes du 21^e Forum sur les animaux

Les actes du 21^e Forum Le Monde-Le Mans paraissent directement en format poche, chez Gallimard, sous le titre *Qui sont les animaux ?* (« Folio inédit », 272 p., 7,70 €, en librairie le 9 novembre). Ce livre interroge notre conception de l'animalité en faisant dialoguer la philosophie (Elisabeth de Fontenay, Florence Burgat, Vinciane Despret, Stéphane Legrand, Catherine Larrère et Francis Wolff), la littérature (Nathalie Gibert-Joly et Frédéric Boyer), l'histoire (Michel Pastoureau), l'anthropologie (Philippe Descola et Frédéric Keck), le droit (Jean-Pierre Marguenaud) ou la paléontologie (Pascal Picq).

L'homme doit-il toujours être considéré comme le « point culminant » de l'évolution ? Et les animaux peuvent-ils encore être définis par ce qui leur manque : la raison, la morale, le rire... ? Quelles leçons tirer des récentes crises sani-



taires (vache folle, grippe aviaire...) qui ont révélé la « solidarité vitale » qui nous lie aux animaux ? La « libération animale » est-elle une urgence politique ou un slogan absurde ? Telles sont les questions auxquelles le livre tente de répondre, tout en gardant en tête l'avertissement liminaire de Frédéric Boyer : « J'ai, vous avez tous un animal dans la tête. Ne cherchez pas. Depuis des millénaires que nous aimons, que nous détestons, que nous nous éliminons et que nous nous reproduisons, et surtout que nous nous intéressons complaisamment presque exclusivement à nous-mêmes, nous le faisons avec un animal dans la tête. » ■

Pourquoi je tourne autour du pot

Denis Podalydès

Sociétaire de la Comédie-Française, comédien, metteur en scène, écrivain

Je suis toujours gêné par la question du rire. Le rire est un phénomène qui se laisse si peu considérer de face, de front, sinon par quelques philosophes particulièrement délicats, comme Bergson, dont le livre reste très beau, ou quelques humoristes sachant faire rire en parlant de rire, que je cède plus volontiers à la tentation de botter en touche, de me taire, de laisser passer l'orage.

On n'écrit pas une comédie dans le but de faire rire. On écrit une comédie, et elle fait rire, quand elle y parvient. On ne peut vouloir être drôle, se déclarer comique. Très peu de choses me font rire, très peu de monde aussi. Et soudain, quelque chose provoque mon hilarité. C'est un choc, je suis souvent très étonné après coup. Je n'éprouve jamais vraiment le besoin de rire. Je ne me dis jamais : « J'ai envie de me marrer, je veux aller me taper une bonne comédie, ou voir untel. » Je fais l'ennui comme tout le monde, je me crois d'un naturel gai et vivant, viens d'une famille rieuse, même marrante, on peut le dire, mes frères ont beaucoup d'humour, et je vois très volontiers des comédies, mais ce n'est jamais la chose que je cherche en premier. Je suis parfois moi-

même très drôle, on me le dit, en tant qu'acteur et que personne, mais je préfère ne pas m'en rendre compte, ne pas comptabiliser mes réussites en ce genre, car je suis capable de bides furieux, et cela m'est très pénible, très très pénible, une des choses les plus douloureuses, le bide, rater son effet, ne pas faire du rire, laisser de marbre, attendre l'hilarité et se rendre compte qu'elle ne vient pas, que décidément, non, on n'est pas drôle.

C'est peut-être la peur la plus grande qui me soit venue, ce qui fait que je suis, je le découvre en écrivant ces lignes, superstitieux sur la question du rire, moi qui ne le suis en aucun autre domaine. Voilà pourquoi je tourne autour du pot, parle sans rien avancer, tourne ma langue dans ma bouche, et bats en retraite.

Cela cache sans doute un désir très aigu, très ancien de l'emporter sur les autres par le rire, de conquérir le pouvoir de cette façon-là, mais de façon despotique et très violente.

Pourquoi suis-je quasiment incapable de raconter une histoire drôle ? Pourquoi suis-je si admiratif de ceux qui y parviennent ? Pourquoi ai-je néanmoins un grand fonds de mépris pour le concept d'histoire drôle, pensant en moi-même – en le taisant – que l'histoire drôle, la blague, est une dimension extrêmement vulgaire et étroite, fermée, de la conversation ?

Rien dans cette question ne va de soi, et tout me semble cacher un gros lièvre au rictus inquiétant. ■

Un cousin de l'éternuement

Ariel Wizman

Journaliste, DJ et réalisateur

A priori, la philosophie n'a jamais arrêté de questionner le rire, le questionnant avec un sérieux lui-même comique. Au moins trouve-t-on chez Bergson – dans l'ouvrage qui, comiquement, a presque fait oublier le reste de sa philosophie – une foule d'idées indispensables à tout bon scénariste de comédie. L'idée d'un homme qui bute sur un objet et tombe présente ainsi l'avantage d'un burlesque intemporel et d'un bon goût incorruptible.

Si l'on met aujourd'hui plus que jamais la philosophie en demeure de penser le rire, c'est qu'elle-même a, semble-t-il, décidé de se prendre nettement moins au sérieux. La vérité, c'est que le rire et la philosophie ont sans aucun doute un ancêtre commun, l'étonnement, sur lequel l'homme a commencé par buter avant de faire de grands projets intellectuels. Le premier homme à éprouver un sentiment de surprise sans doute ri, puis s'est étonné de son rire. Cette surprise, cousine de l'étonnement, a forcément servi d'expérience fondatrice à l'élaboration de la représentation même. Quelques millénaires plus tard et quelques milliers de degrés de sophistication plus tard, avouez que c'est comique. ■

Programme

Vendredi 12 novembre

Ouverture

9h30 : Introduction
10 heures : Leçon inaugurale, par George Steiner
11h15 – 12h15 : forum

Les métamorphoses de la dérision

15 heures : Antoine de Baecque
15h30 : Claude Gauvard
16 heures : Arlette Farge
16h30 : Alexandre Adler
17 heures – 17h15 : pause
17h15 – 18h15 : forum

21 heures : soirée spéciale avec François Rollin

dans son spectacle en solo « Colères ». Dans cette pièce mise en scène par Joël Dragutin, l'humoriste conte à la première personne la dérive d'un homme paranoïaque et réactionnaire en guerre contre son époque. Une folie verbale doublée d'une critique sociale. *Palais des Congrès et de la Culture, entrée 5€ (vente des billets sur place).*

George Steiner

Du rire aux larmes. Depuis la perte du traité d'Aristote sur la comédie, très rares sont les textes valables sur le comique et le rire (hormis celui de Bergson, et encore). La question des origines et des significations du comique s'avère être bien plus difficile qu'une théorie du tragique. Qu'entendons-nous par un « rire jaune », par un « rire aux larmes » ? Comment cerner les différences de l'humour selon les ethnies, les classes sociales voire les périodes historiques ? Telles sont les questions que j'espère effleurer.

George Steiner, philosophe du langage, est professeur honoraire au Churchill College de l'université de Cambridge.

Antoine de Baecque

Rire en République, rire après la Terreur.

Le rire révolutionnaire semble buter sur la République de 1792, puis, plus encore, sur la Terreur de l'an II. Il s'agit même d'un archétype : un républicain ne rit pas, encore moins un révolutionnaire de l'an II. Il est vrai que les rieurs des débuts de la Révolution paient un lourd tribut à la guillotine ou aux massacres. Le rire se brise-t-il pour autant sur la Terreur, qui sonnerait la fin d'une civilisation, celle du bel esprit hérité de l'Ancien Régime ? Le drame, dans cette vision que développera le romantisme, est l'ultime effort des Français pour être républicains : il s'agit de planter, une dernière fois, le couteau dans le cœur de la comédie. Germaine de Staël propose cette réécriture de l'histoire : le rire y est irrémédiablement associé à la Terreur, et l'ont parfois recouverte. Ainsi de Louis-Sébastien Mercier, frappé par la coexistence du rire et du terrible, de la comédie et de la tragédie. Voilà l'une des caractéristiques essentielles du Paris révolutionnaire, comme si on donnait des spectacles de farce après la tragédie. Pourtant, on montrera ici que le rire à la fois précède et suit les scènes tragiques.

Antoine de Baecque, historien et critique, est professeur d'histoire du cinéma à l'université de Paris-Ouest-Nanterre.

France Culture

Retrouvez les intervenants du Forum « Le Monde » - Le Mans dans les émissions de France Culture, partenaire de cette manifestation.

Vendredi 5 novembre, de 12 heures à 13h30, « La Grande Table », par Caroline Broué et Hervé Gardette.

Lundi 8 novembre, à 10h50, le journal des « Nouveaux Chemins de la connaissance », par Adèle Van Reeth.

Vendredi 12 novembre, de 11 heures à 12 heures, « Questions d'époque », par Louise Tourret et Florian Delorme.

Samedi 13 novembre

Quand la philosophie prend le rire au sérieux

9h30 : Thomas Benatouïl
10 heures : Elie During
10h30 : Julia Peker
11 heures : Clément Rosset
11h30 : pause
11h45 - 12h45 : forum

L'art de rire

15h30 : Dominique Noguez
16 heures : Alain Vaillant
16h30 : François Rollin
17 heures : Patrice Blouin
17h30 : pause
17h45 - 18h45 : forum

20h30 : « Dérapages contrôlés », soirée spéciale avec Plantu. Le dessinateur du « Monde » évoquera sa pratique de la caricature et réalisera en direct des croquis tout en dialoguant avec le public. Sérieux s'abstenir. *Palais des Congrès et de la Culture, entrée libre.*

Maître de conférences en philosophie à l'université de Paris-Ouest-Nanterre, Elie During est philosophe.

Julia Peker

Rire et transgression. Plaisanteries scatologiques, provocations moralement intolérables : les franges de la décence et du dégoût sont chatouilleuses. Le rire se mêle au tremblement, légèreté et lourdeur vacillent et s'équilibrent, mauvais goût et spiritualité se nourrissent d'un même mouvement de transgression. Mais quels sont les ressorts de cette connivence sombre entre le rire et l'immonde ? Julia Peker est philosophe.

Alain Vaillant

Le propre de l'artiste. Dans son livre *De l'essence du rire* (1855), le seul qu'un écrivain français ait exclusivement consacré au rire, Baudelaire assène ce jugement paradoxal et provocateur : « *L'essence très relevée du comique absolu en fait l'apanage des artistes supérieurs qui ont en eux la réceptivité suffisante de toute idée absolue.* » Pourtant, jamais Baudelaire n'a sans doute été aussi sérieux ni aussi sincère qu'en ces lignes. Mon propos sera d'approfondir cette mystérieuse affinité entre l'art et le rire. En chemin, ce questionnement m'amènera à rejeter l'absurde restriction aristotélicienne du rire à la sphère de la laideur et à la représentation d'une humanité dégradée – restriction qui a pesé si lourd sur le dédain où l'on tient encore habituellement le comique. Au contraire, je m'efforcerai de montrer que, en matière artistique, c'est le sérieux qui, en réalité, doit être considéré comme un comique dégradé.

Alain Vaillant est professeur de littérature française à l'université Paris-Ouest.

Dominique Noguez

L'humour contre le rire. Dans le vaste domaine de ce que l'on fait un peu trop rapidement entrer dans la catégorie du « rire », l'humour occupe une place paradoxale : la plus élevée, selon Freud ou André Breton, mais tournant souvent le dos au rire proprement dit. Composant même volontiers avec un certain lugubre et un certain macabre. Est-ce à dire qu'il n'a aucun rapport avec ce petit orgasme qu'est le rire, stricto sensu ? Dominique Noguez est écrivain.

Patrice Blouin

Humours périssables. Le comique, au cinéma, est un art du timing – et ceci, à un double titre : dans l'instant de la prise mais aussi par son inscription précise dans une période donnée. Les grands comiques marquent leur époque avec une force telle qu'il leur est souvent bien difficile de lui survivre. C'est pourquoi on fera glisser ici la question générale « pourquoi rire ? » vers un doublet plus mystérieux : « Pourquoi est-ce que ce film me fait toujours rire ? Et pourquoi cet autre n'y parvient plus ? » Patrice Blouin est critique de cinéma.

Dimanche 14 novembre

Le rire est-il le « propre de l'homme » ?

9h30 : Anne Dufourmantelle
10 heures : Daniel Luzzati
10h30 : Jean-Marie Schaeffer
11h00 – 11h15 : pause
11h15 – 12h15 : forum

Eclats de rire contemporains

15 heures : Olivier Mongin
15h30 : Ariel Wizman
16 heures : Yves Hersant
16h30 : Denis Podalydès
17 heures – 17h15 : pause
17h15 – 18h30 : forum

Événement organisé par la ville du Mans, l'université du Maine et l'association des amis du Forum Le Monde-Le Mans, en partenariat avec France-Culture. Entrée libre et gratuite. Palais des Congrès et de la Culture du Mans. Tél. : 02-43-47-38-60. Forum animé par Jean Birnbaum (Le Monde).

Anne Dufourmantelle

Le rire, le rêve, pour sortir de l'impasse. Le rire est le seul compromis qui ne soit pas névrotique, disait Freud. Face à l'insupportable, il y a encore la possibilité du rire. Le rire comme le rêve sont des traits d'esprit que le corps rend tangibles, l'un en diffusant de la joie concrète, l'autre dans l'éclipse du sommeil. Opérateurs du réel, ils ne marchent ni le désir ni la liberté. Tous deux sont un mode de résistance inédit, une sortie de route, une intelligence de l'instant. Une résolution très fugace à la question : qu'est-ce qui soutient le désir face à la mort ? Anne Dufourmantelle est psychanalyste et philosophe.

Daniel Luzzati

Rire et langage. Parler ou rire, il faut choisir. Dans l'interaction, le rire est souvent un substitut au langage, alors qu'avec les blagues, il en est le moyen, même si sa finalité est parfois d'extorquer à l'autre ce que le langage seul n'aurait pu obtenir. Hormis dans les BD, la représentation du rire est rare et plutôt grimaçante, car le rire implique moins la bouche que le corps, avec spasmes et hoquets, que tentent de représenter de simples voyelles en rafales précédées d'un h : hi hi hi, ho ho ho, ha ha ha, et jamais hi ha ho ho. Aujourd'hui, le rire est parfois un produit artificiel (de la rigologie aux boîtes à rire), un anti-rire en somme.

Daniel Luzzati est professeur de linguistique française à l'Université du Maine.

Jean-Marie Schaeffer

Nature ou culture ? Le propre du rire humain. Pour Rabelais, tout le monde le sait, le rire est le propre de l'homme. Il s'agirait donc d'un phénomène foncièrement « culturel ». Mais nous savons aussi que le rire humain a des racines évolutives non humaines : on trouve des phénomènes physiologiquement et neurologiquement apparentés chez d'autres mammifères. Ceci semblerait suggérer qu'il s'agit d'un phénomène foncièrement « naturel ». Ou ne faut-il pas plutôt dépasser ce type de questionnement dualiste si on veut comprendre le propre du rire ? Jean-Marie Schaeffer est philosophe, directeur de recherches à l'Ehess.

Olivier Mongin

Le rire... toujours à la limite. On ne cesse de s'interroger sur les limites du rire alors qu'il faudrait se pencher sur ce qui en fait la force : à savoir la capacité d'être toujours « à

la limite », dans « l'entre-deux ». Ainsi des grandes thématiques contemporaines du rire : l'immigration, par exemple, qui va de pair avec la frontière et la limite ; ou un pouvoir de la représentation de moins en moins politique et de plus en plus médiatique. Les artistes du rire sont des funambules qui jouent avec la limite parce qu'ils osent s'y installer. Ils sont là où « ça craint », là où travaille la mise en relation des individus entre eux. Bref, le rire est corporel car il renvoie à notre manière de « faire corps ». Olivier Mongin est essayiste, éditeur et directeur de la revue « Esprit ».

Yves Hersant

A l'écoute de Démocrite. A la question « pourquoi rire ? » c'est peut-être un grand mélancolique – Démocrite le philosophe – qui a apporté la réponse la plus pertinente. La curieuse histoire du « grand rieur » sera le point de départ et le point d'arrivée de mon parcours ; pourraient surgir en chemin non seulement Rabelais, qui par le mot « agelastes » désignait les hommes incapables d'hilarité, mais aussi Buster Keaton, Milan Kundera et quelques peintres. Yves Hersant est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales.

Denis Podalydès

Suis-je drôle ? Tout jeune acteur, tôt ou tard, seul, angoissé et mortellement sérieux, vient à se poser cette question : suis-je drôle ? Il est possible que tout homme se la pose. La question est à la fois incontournable, probablement dénuée de sens, et, à mes yeux, irrésistiblement comique. Posez-vous la devant la glace, le plus gravement possible. Vous verrez, cela fait du bien. Mais parfois, la réponse est non, catégoriquement non. Il faut alors beaucoup d'humour pour surmonter ce moment très douloureux. Denis Podalydès est comédien, metteur en scène, sociétaire de la Comédie-Française.

Ariel Wizman

Une activité barbare ? Dans une époque où l'alcool, la cruauté et le désespoir sont devenus les seules raisons de rire, on peut se demander si rire n'est pas devenu une activité barbare. Bien sûr, il serait facile de prendre la posture de celui qui répond oui, mais il serait aussi peut-être audacieux de prendre le parti de celui qui répond non. A propos, quelle était la question ? Ariel Wizman est journaliste, DJ et réalisateur.



Claude Gauvard

Le rire et la renommée des individus : l'usage judiciaire du rire au Moyen Âge. Dans le contexte judiciaire médiéval, le rire est pris au sens de dérision. Il peut compléter l'insulte verbale qui provoque le déshonneur et parfois la mort de l'adversaire. Surtout, le rire, ordonné par les juges, peut servir à restaurer l'honneur blessé par le biais de peines de dérision comme les moqueries lors des mises au pilori et des bannissements. La question est de savoir qui le rire est impossible en République ? Ce n'est pas l'avis de nombreux chroniqueurs contemporains, qui ont noté les irrésistibles éclats de rire qui ont immédiatement succédé à la Terreur, et l'ont parfois recouverte. Ainsi de Louis-Sébastien Mercier, frappé par la coexistence du rire et du terrible, de la comédie et de la tragédie.

Claude Gauvard est historienne, professeur émérite d'histoire du Moyen Âge à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne.

Arlette Farge

Pourquoi rire au XVIII^e siècle ? Une partie des rires populaires permet d'entrer de façon directe dans la chose publique et le secret du roi, et par là même de se sentir souverain. Rire oblige l'autre, les autres, à établir des moments de partage ou de séparation qui accroissent la connaissance de ce qui se dit, donc le savoir. Arlette Farge, historienne du XVIII^e siècle, est directrice de recherche au CNRS.

Thomas Bénatouïl

Le monde est-il une comédie ou une tragédie ? Selon une histoire fameuse, Héraclite pleurerait en observant ses contemporains, alors que Démocrite riait... A cette opposition fondamentale s'ajoutent bien d'autres, qui détruisent le mythe du « sage antique ». Les philosophes grecs et romains ont mieux à nous apporter qu'une pâle éthique du rire, ils en font un symptôme et une technique liés aux principes mêmes de leur philosophie, en particulier à leurs conceptions diverses et rivales de l'ordre du monde et de la place du philosophe dans la société. Thomas Bénatouïl est maître de conférences à l'université Nancy-II et membre de l'Institut universitaire de France.

Elie During

Gaz hilarant : du comique d'atmosphère. Je voudrais formuler, à partir de l'analyse bergsonnienne du rire, une question très simple. Ce ne serait pas la question morale : peut-on rire de tout ? Ce serait plutôt une question de nature métaphysique : pourquoi nous arrive-t-il de ne pas rire ? Ou encore : comment peut-on être sérieux ? Car si le sentiment comique est coextensif à l'esprit, en droit tout est risible.

Au-delà des usages institués du comique (plaisanteries, comédies, mots d'esprit), il y a un « comique latent », disait Bergson, une force de réserve prête à se déchaîner à tout instant. Ce comique diffus et flottant, dont nous inhérons les effets le plus clair du temps, se fixe de loin en loin sur des incongruités. Il est l'exact complémentaire du burlesque. Nous proposons de l'appeler : comique d'atmosphère.

Le Monde

Siège social : 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 PARIS CEDEX 13
Tél. : +33 (0)1-57-28-20-00 - Fax : +33 (0)1-57-28-21-21 - Téléx : 206 806 F
Édité par la Société éditrice du « Monde » SA
Président du directoire, directeur de la publication,
directeur du « Monde » :

Eric Fottorino

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.
Commission paritaire des journaux et publications n° 0712 C 81975.
ISSN : 0395-2037



Pré-presses Le Monde
Impression Le Monde
12, rue M.-Gansbourg, 94852 Ivry Cedex, Printed in France

